

Femmes et sciences : des Noirs comme les autres ?

Delphine Gardey

En octobre 2005, j'étais invitée à contribuer à une conférence publique à Nancy autour du thème « Le cerveau a-t-il un sexe ? ». D'abord franchement hostile à l'idée de devoir répondre à une question dont la formulation me semblait quelque peu tendancieuse, j'envisageais de décliner l'invitation puis, mue par le sens du devoir, je m'y rendis. Décidée à prendre à rebours mon auditoire, je commençais mon intervention par ces mots : « Pensez-vous que la raison pour laquelle les victimes de l'ouragan Katrina en Nouvelle-Orléans sont principalement noires tient à une moindre prédisposition génétique de la population noire américaine à la course à pied ? » Il faut l'avouer, la salle, composée principalement de personnes âgées – comme c'est souvent le cas dans ce genre de manifestations culturelles – fut pour le moins désarçonnée. L'affaire était pourtant à mon avis d'une grande clarté : l'ouragan qui venait de ravager les côtes américaines quelques semaines auparavant avait été d'une rare violence, les victimes, conformément à cette population du sud des États-Unis marquée par la ségrégation, se composaient principalement de Noirs et de pauvres (les uns étant souvent les autres) et un nombre incalculable de personnes avaient été (ou plutôt) s'étaient évacuées, formant un groupe de plus d'un million de sinistrés. Les erreurs dramatiques dans la prise en charge de la population avaient d'ailleurs obligé certains hauts responsables de l'administration Bush à la démission. Nombre de voix s'étaient élevées pour dénoncer une incurie aux relents racistes. Pourtant, personne n'aurait pu sérieusement émettre l'hypothèse que je venais d'émettre par provocation. L'histoire me semblait intéressante si on la comparait à une autre histoire, américaine, une fois encore, qui s'était déroulée en cette même année 2005.

Le 15 mars 2005, en effet, des professeurs de la prestigieuse université de Harvard votaient une motion de défiance à l'égard de leur

président. Lawrence Summers était mis en cause pour des déclarations intempestives tenues quelques semaines auparavant dans le cadre d'un colloque scientifique réunissant des économistes chargés de considérer la question du nombre limité de femmes titulaires de postes professoraux dans les départements de mathématiques, de physique et des sciences de l'ingénieur. Sans autre forme de précaution, l'honorable Pr. Summers, par ailleurs ancien conseiller de Bill Clinton et futur membre de l'équipe de transition de Barack Obama, avait alors déclaré que la sous-représentation des femmes dans les disciplines scientifiques et au plus haut niveau pouvait s'expliquer par des dispositions « innées », ajoutant que, pour autant qu'il pouvait s'appuyer sur des travaux faisant autorité, il fallait bien reconnaître qu'on trouvait peu de femmes « au top » dans ces domaines et que cette différence d'avec les hommes pourrait s'expliquer par des déterminations génétiques.

Établissons un parallèle : les Noirs américains meurent en nombre en Louisiane parce qu'ils y vivent depuis des siècles, qu'ils y sont pauvres, et que l'administration blanche, libérale et héritière, peut-être, d'une tradition ségrégationniste et raciste, les a laissés se débrouiller seuls avec une catastrophe naturelle de premier plan. De leur côté, les femmes américaines (de toutes origines) sont peu ou pas douées pour les performances scientifiques. Peu importe que l'histoire soit ancienne : les savoirs formels et expérimentaux sont un vaste continent (nécessairement neutre) que les femmes doivent conquérir. À la course aux médailles académiques, elles sont décidément mauvaises. Elles font structurellement preuve de faibles capacités d'abstraction et de compétences formelles limitées. La question est entendue : le problème leur appartient. L'argument n'est pas neuf. Ce qui est neuf, c'est l'endroit où il vient se loger : dans le cerveau des femmes, dans les neurones, dans les gènes. Autrefois, il se logeait dans l'utérus, les humeurs, la débilité congénitale des femmes, ces êtres éternellement malades, imparfaits et entièrement déterminés par les soubresauts de la matrice. L'affaire est dans le sac, elle est dans la nature. Amen.

D'aucuns pourraient objecter : « Les étudiantes sont plus diplômées que les étudiants dans la plupart des disciplines depuis plus de vingt ans et, pourtant, pas moyen d'accéder aux mêmes postes ? » Argument irrecevable.

« Les domaines de la physique, des mathématiques et des sciences de l'ingénieur ont été historiquement constitués comme des champs

d'activité masculine, les femmes instruites n'étaient pas destinées à occuper une place dans la sphère intellectuelle et professionnelle. » Histoire trop ancienne.

« Jusqu'en 1924, les futures bacheliers ne bénéficiaient pas des mêmes cours que les garçons (elles étaient notamment privées de latin). » Prière d'oublier que le latin remplissait hier le rôle des mathématiques aujourd'hui dans la sélection des élites.

« Ces messieurs n'ont pas apprécié l'arrivée des dames dans leurs laboratoires, leurs amphithéâtres, leurs fumoirs, leurs salles de dissection, leurs comités de savants, leurs plaisirs de spécialistes. » Peu

importe, il fallait qu'elles s'accrochent. Est-ce la faute des hommes si Cambridge était considéré comme un des hauts lieux de la reproduction des élites masculines ? Quand on fait des efforts, et qu'on est effectivement capable, les résultats sont au rendez-vous.

« Depuis cinquante ans les femmes sont présentes en nombre, 40 %, par exemple, dans le secteur des sciences du vivant au CNRS mais n'y gravissent pas les échelons. » Et alors ? Parler d'organisation et de division du travail scientifique, quelle faute de goût. Les savants sont mus par des objectifs bien plus nobles, ils ont bien d'autres choses à faire que de s'intéresser à des choses aussi triviales.

« Les femmes sont de plus en plus nombreuses dans les fonctions académiques mais n'accèdent pas aux plus hauts postes professoraux ? » Normal : l'université est un espace intemporel mû par des objectifs détachés des contingences humaines et sociales. Il n'y a pas de plafond de verre à l'université, il n'y a que des savants.

« À la maison, à l'école, au laboratoire, hommes et femmes reproduisent parfois à leur insu des comportements discriminatoires et des stéréotypes sociaux défavorables aux filles et aux femmes. » Hors sujet : l'*ethos* scientifique est pur quête du savoir, il ne se joue au laboratoire aucun enjeu autre. D'ailleurs, comme chacun le sait, les milieux scientifiques ne sont ni des milieux sélectifs ni des espaces hautement concurrentiels.

Ouf, nous voilà rassuré.e.s.

Il semble qu'il y ait donc plus d'un lien entre la possibilité pour les femmes d'exercer des activités scientifiques et la conception que les sciences se font des unes et des autres. Placée dans l'ordre de la nature, la différence des sexes tombe dans l'escarcelle des sciences. Si les religions chrétiennes (si on se place en Occident) avaient une conception peu avantageuse des compétences et des capacités « naturelles » des femmes, les savants vont en faire l'un de leurs objets de prédilection. Objets de science plutôt que sujets de science, les femmes sont arraisonnées à la nature à la fin du XVIII^e siècle. Au moment des grandes révolutions libérales et démocratiques aux États-Unis et en France, elles sont opportunément écartées de l'ordre de la raison, au prétexte de leur nature passionnée. Ni savantes ni citoyennes, elles seront d'éternelles mineures et des hystériques en puissance.

Étudiées sous toutes les coutures et sans la moindre vergogne, elles partagent la condition d'autres *autres* : les sauvages, êtres inférieurs, débiles et généralement amoraux, dont le positionnement dans la grande histoire de la chaîne humaine à longtemps été questionné ; les hommes de couleur, bien sûr, dont la nature humaine n'était pas certaine ; les homosexuels, enfin, êtres « déviants » dont la perversité était recherchée dans une conformation « contre nature ». Peser, mesurer et comparer les cerveaux des sauvages, des femmes, des Noirs, des criminels, voilà une grande entreprise à laquelle les sciences des XVIII^e et XX^e siècles se sont attelées. Ce qui doit attirer l'attention, c'est qu'il y a toujours à faire dans ce domaine, et que de nouveaux champs du savoir s'y emploient.

Dans les années 1950, la « théorie de l'organisation » pénètre les laboratoires de biologie : on recherche les effets des hormones sexuelles sur le développement du cerveau au cours de la période prénatale. S'y déploie un principe simple, de longue tradition, appelé le « principe d'Adam » : « Pour différencier du mâle, quelque chose doit être ajouté. » Voilà quelque chose de solide. Les filles ne manquent-elles pas gravement, jusque dans la théorie freudienne, d'un pénis (c'est-à-dire de *l'attribut* véritable) ? Le résultat des expériences réalisées sur les rats permet de conclure que les androgènes ont un « effet organisateur » sur le cerveau du fœtus du rat et qu'un cerveau femelle se développe en l'absence de circulation d'androgène. Comme on le voit, la façon dont on conceptualise l'expérience biaise et limite grandement la nature des réponses. Il s'agit moins de répondre à la

Objets de science plutôt que sujets de science, les femmes sont arraisonnées à la nature à la fin du XVIII^e siècle. Au moment des grandes révolutions libérales et démocratiques aux États-Unis et en France, elles sont opportunément écartées de l'ordre de la raison, au prétexte de leur nature passionnée. Ni savantes ni citoyennes, elles seront d'éternelles mineures et des hystériques en puissance.

question : « Comment un cerveau (de rat) devient-il féminin ou masculin ? » que de contribuer à répondre à la question : « Comment s'établit le comportement sexuel mâle ? »

Quand il s'agit d'expliquer les phénomènes biologiques, le « plus » est toujours du côté du masculin, et le « manque » du côté du féminin. Cela peut être un obstacle épistémologique à la compréhension de certains phénomènes. Dans le domaine de la reproduction humaine, les biologistes ont longtemps considéré (jusqu'aux années 1970) que seul le spermatozoïde était actif. La grosse gamète femelle (l'ovule) (une vraie lune par rapport à la fourmi qu'est le spermatozoïde) ne pouvait être créditée du moindre rôle biochimique dans le processus de reproduction. Inerte, amorphe, l'ovule était au mieux décrit dans les manuels des étudiants en médecine et les traités de biologie comme une princesse endormie, attendant la pénétration (le baiser) du prince charmant (spermatozoïde). Il faut attendre la révolution culturelle des années 1970 pour que des questions pertinentes soient aussi posées à l'ovule par les biologistes et que son activité dans la fécondation soit envisagée et finalement observée en laboratoire. Entre-temps, les rôles sociaux et de genre ont été transformés dans les sociétés européennes et nord-américaines. Les couples s'élisent, l'amour est libre, et les femmes, émancipées, semblent aussi pouvoir revendiquer d'être actives au cours de l'acte sexuel. *Last but not least*, des femmes entrent relativement plus nombreuses dans les laboratoires et investissent de nouveaux secteurs scientifiques, contribuant aussi à y modifier les relations sociales et de genre tout autant que certaines des questions et objets de recherche qui y ont cours. On pensera, dans un tout autre domaine, au travail sur le terrain des femmes primatologues qui succède à l'observation des seuls animaux captifs ou aux dispositifs expérimentaux béhavioristes de leurs prédécesseurs masculins.

En conclusion, plusieurs choses doivent être dites. Les conceptions savantes à propos de la nature des femmes sont des éléments essentiels pour définir et délimiter la place des femmes dans la société. Cette limitation ou cette assignation concerne d'autres populations : Noirs, colonisés, homosexuels. Elle est relayée par de puissantes institutions sociales : les normes véhiculées dans le milieu familial ; les attentes en termes de rôles sociaux et de genre réitérés de l'école jusqu'à l'université ; les modalités concrètes de l'organisation et

de la division sexuée des tâches et les rapports de domination qui prévalent dans nombre de secteurs d'activité, dont le champ scientifique.

Comme nous le savons tous, les sciences sont considérées comme étant descriptives, réalistes et objectives. Elles disent le vrai et nous aident à trancher dans la plupart des discussions. Cette confiance que nous accordons aux savoirs et productions scientifiques mérite pourtant d'être questionnée si on s'intéresse de plus près à la façon dont les sciences ont été amenées dans le passé, comme aujourd'hui, à définir ce que sont les hommes, ce que sont les femmes et en quoi doit et peut consister leur rôle dans la société.

De ces éléments, il ressort que les institutions de science sont des organisations humaines pas fondamentalement différentes d'autres organisations quand il s'agit de limiter l'accès des femmes aux responsabilités, aux positions d'autorité ou de leadership, mais qu'elles fonctionnent de façon différente pour plusieurs raisons. D'abord, parce que la conception qu'elles ont développée de l'universalité de leurs propositions (ce qui les définit au fond en tant qu'activité de science) a des effets puissants sur le social, qu'elles contribuent à définir et modeler. Ensuite, parce que, au-delà de la validation ou de l'invalidation des arguments, elles contribuent activement à produire la nature (et la société) qu'il s'agisse de statuer sur la différence des sexes, sur ce que sont les hommes et les femmes, sur ce que doivent être les sexualités « normales » ou qu'il s'agisse de transformer l'expérience de la sexualité et de la reproduction par le biais de nouvelles technologies biomédicales.